

qu'ils sont. Ils savent à peine s'ils ont une âme immortelle ; moins encore ce qui fait sa vie. Tandis que Jésus-Christ, auteur et père des âmes, sait « qu'il les a faites pour Lui, selon la parole du grand Augustin, et qu'elles n'ont de vie et de repos qu'en lui. » Que peuvent donner à une âme spirituelle et immortelle tous les biens matériels réunis, toutes les joies de la bonne chère et de la volupté ; tous les coffres remplis d'or et les greniers regorgeant de froment ? L'âme ne trouve pas là son aliment.

Quant au corps, il lui suffit d'avoir de quoi se nourrir et se vêtir ; or, Dieu y pourvoit toujours en faveur de ceux qui le servent. Il nourrit les plantes et les animaux, sans qu'ils s'occupent de leur aliment, pourquoi ne prendrait-il pas soin de l'homme ? de l'homme plus cher à son cœur, que tous les êtres de la nature inférieure.

Il y met une condition : « Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice. » Celui qui est fidèle à ce précepte « obtient tout le reste par surcroît. » (Luc XII, 31.)

Admirable définition de l'avare : C'est celui qui ne cherche pas avant tout le règne de Dieu et sa justice. Dès lors, cet homme a un amour immodéré des biens de la terre, objet de sa part d'un amour suprême ; d'un amour qui prime en lui l'amour pour Dieu, s'il en a quelque apparence.

« Car l'avarice, dit saint Thomas d'Aquin, est un vice spirituel. »

Et voici comment raisonne ce grand docteur, en s'appuyant, du reste, sur saint Grégoire.

« Les péchés consistent principalement, dit-il, dans le sentiment intérieur. Or, toutes les affections ou passions de l'âme ont pour dernier terme la délectation ou la tristesse. Il y a des délectations charnelles, il y en a de spirituelles. Les délectations charnelles ont le corps

pour objet, et telles sont les grossières voluptés des sens ; les délectations spirituelles consistent dans la seule appréhension ou perception de l'âme. On appelle donc péchés charnels ceux qui se commettent par une délectation de même nature, et péchés spirituels ceux qui consistent dans une délectation de l'âme, sans que le corps y participe. Et telle est l'avarice ; car l'avare se délecte à considérer les richesses dont il est le possesseur. L'avarice est donc un péché spirituel. » (II<sup>e</sup> Partie, Q. 118, art. 6.) Cette considération est lumineuse. Elle explique comment saint Paul appelle « l'avarice une idolâtrie : » (Eph. v, 5.) Le dieu de l'avare, c'est son argent. C'est dans l'argent qu'il repose son cœur, sa pensée, sa délectation : l'argent est sa vie... il vit en y pensant ; et s'il le perd, il le pleure et ne cesse pas de l'aimer. Il en est inconsolable plus que ne l'est un père qui a perdu son unique enfant, une mère ; par ce motif que Dieu reste à ce père et à cette mère pour les consoler, tandis que l'avare privé de son argent n'a plus de Dieu ; l'argent était son Dieu.

Aussi verrons-nous Judas vendre le Christ pour quelques pièces d'argent : il était avare, son Dieu à lui, ce n'était pas son Maître, mais la bourse, où il enfermait le petit trésor de la communauté.

Allez donc parler à cette espèce de créatures humaines, d'amour divin, d'amour des pauvres, d'amour du prochain : leur amour à elles c'est celui de l'or, dont la pensée les enivre et les aveugle, jusqu'à ne plus rien sentir, ne plus rien voir ; au point, quelquefois, d'être au milieu des autres hommes, pareils aux solitaires qui se séparent de tout pour n'être qu'à Dieu : l'avare n'est qu'à son trésor. Qui l'en détachera ? La vieillesse ? Mais la vieillesse inapte au plaisir, et incapable d'aspirer aux choses qui donnent des triomphes, de la gloire, peut au contraire se complaire plus que

jamais dans l'amour de la fortune, étant privée des autres jouissances. De toutes les maladies de l'âme, l'avarice est la plus difficile à guérir, parce qu'étant spirituelle, elle n'apparaît pas au dehors, ne trouble pas les sens, n'exige pas de forces physiques, ni même la possession de l'objet qu'elle aime par dessus tout, vu qu'on peut adorer l'argent sans l'avoir. L'avarice est un abîme insondable de mystères cachés, où le cœur humain se réfugie, quand il a cessé de chercher Dieu. Aussi le divin Maître a-t-il pris soin de dire à ses disciples : « Gardez-vous de toute avarice. » Il savait bien que c'est un avare qui le trahirait et le vendrait à ses ennemis.

L'esprit est effrayé, quand il creuse cette question ; et l'on se demande quel sera le nombre des victimes que l'avarice précipitera au fond des abîmes éternels. Notre époque, hélas ! est bien celle de l'amour désordonné des richesses, et si, du côté du Catholicisme, jamais les bonnes œuvres n'ont été plus nombreuses et plus florissantes, d'un autre côté, jamais, non plus, la passion de l'or et de l'argent n'a été plus dévorante. Et aux chrétiens comme aux Juifs, il faudrait crier ces paroles du Sauveur : « Faites-vous donc des bourses qui ne s'usent pas, un trésor dans le ciel qui ne s'épuise jamais, dont le voleur n'approche point, et que les vers n'altèrent pas. Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » (Luc XII, 33, 34.)

Et Jésus ajoutait comme remède à l'avarice : « Je suis venu jeter le feu sur la terre ; et que désirè-je, sinon qu'il s'allume ? » (Ibid. 49.) Quel est ce feu ? C'est la flamme divine de la charité, qui « vend tout ce qu'elle a pour le donner aux pauvres ; » qui se donne elle-même : « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » (Ibid. 50.) Le Sauveur nous élevait ainsi jusqu'à la con-

templation de l'Amour infini, se donnant pour racheter le monde.

Il faut que vous sachiez, ajoutait-il, « que je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais la division. » (Luc XII, 51.)

Mais, Seigneur, la division, la séparation, c'est la mort ! Et vous me répondez : la séparation entre votre âme et le péché, lequel vous empêche d'arriver à faire régner Dieu en vous, autour de vous, et partant, sur la terre, je l'ordonne, jusqu'au sacrifice de la famille et de soi-même.

N'a-t-on pas vu, dès les premiers siècles du Christianisme, des parents livrer leurs enfants au supplice, parce qu'ils étaient chrétiens, des frères leurs frères, des amis leurs amis ? Un prêtre des faux dieux n'a-t-il pas égorgé de sa propre main sa fille, sa propre fille, Sainte Barbe ? Le Christ va jusqu'au bout, et ne recule pas devant les conséquences extrêmes de ce principe : *Cherchez avant tout le Règne de Dieu.* Dans ce but, s'il le faut, renonçons même à la vie.

Et de nos jours, ne rencontrons-nous pas des âmes généreuses, qui ont abjuré le protestantisme au prix de mille sacrifices : famille, fortune, position, patrie ? Elles vont, sur une terre étrangère, chercher par de rudes labeurs le pain de la vie, voulant s'assurer le royaume de Dieu.

L'antiquité avait eu ses Décus, qui s'étaient dévoués à la mort pour le salut et la gloire de Rome : Jésus-Christ a des millions de martyrs, qui meurent pour affirmer sa Divinité.

XXIV.

L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE.

Jésus résolut de se rendre avec ses disciples à Jérusalem, pour la fête de la Dédicace.

Avant de quitter la Pérée, il continua à les instruire avec bonté, à guérir leurs malades, de sorte que beaucoup s'attachaient à lui ; mais d'autres se réjouissaient de son départ, parce qu'il flétrissait le vice, et ne craignait pas de reprocher aux scribes, aux pharisiens, aux docteurs de la Loi, d'égarer et d'opprimer le peuple par leurs fausses doctrines et leurs pratiques minutieuses. C'est alors qu'il fit comprendre que les malheurs ou accidents qui frappent soudainement, comme les Galiléens immolés par les soldats de Pilate, ne sont pas toujours des châtimens provoqués par les péchés des victimes : Dieu a ses dessins cachés aux hommes, ne les scrutons pas. Là encore il guérit la femme possédée, que le démon tenait courbée depuis dix-huit ans ; il se compara au vigneron plaidant pour le figuier stérile, la Judée ; et à ceux qui le pressaient de partir en le menaçant des colères d'Hérode Antipas (c'étaient des pharisiens) il répondit : « Allez et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour, a lieu ma consommation. Cependant il faut que je marche aujourd'hui, et demain et le jour suivant ; car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. » (Luc XIII, 32, 33.)

Cette annonce de sa mort prochaine était un reproche et une nouvelle preuve de sa divinité, pour ces

pharisiens endurcis dans leurs vices. Ils durent se dire après avoir appris son supplice, s'ils n'y étaient pas pour le demander aussi : cet homme savait tout : l'avenir, comme les plus secrètes pensées. N'est-ce pas le Messie.

Jésus quitta donc la Pérée, traversa le Jourdain, et prit la route de Jérusalem, à travers les défilés qui conduisent à la ville sainte. Près d'y arriver, il dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme un oiseau sa couvée sous ses ailes ! Et tu ne l'as pas voulu ! Voilà que votre maison vous sera laissée déserte. Car je vous le déclare, vous ne me verrez plus jusqu'à ce qu'il vous arrive de dire : Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Jésus entra donc dans la ville et se rendit au temple. « Or, dit saint Jean, la fête de la Dédicace se fit à Jérusalem, et l'on était en hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'environnèrent et lui dirent : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous parle, et vous ne me croyez pas ; les œuvres que je fais au nom de mon Père, elles-mêmes rendent témoignage de moi. Mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent. Et moi je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et nul ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné, est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. Moi et mon Père, sommes un. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : Je vous ai montré plusieurs œuvres excellentes, qui viennent de mon Père : pour laquelle de ces œuvres me lapidez-

vous? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, étant homme, tu te fais Dieu. Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit en votre Loi : J'ai dit : vous êtes des dieux. Si donc elle appelle dieux ceux auxquels la parole de Dieu a été adressée, et que l'Écriture ne puisse être vaine; pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et envoyé au monde, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu. Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire en moi, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. Ils cherchaient donc à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains, et il s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, où Jean baptisait d'abord, et il y demeura. » (Jean x, 22-40.)

On était alors au mois de Décembre : c'était l'hiver. Jésus se promenait sous le portique de Salomon, situé à l'est, du côté du Cédron, et il recevait quelque rayon de soleil; de ce soleil fait et allumé du souffle de sa parole. Les Juifs vinrent donc pour le tenter et lui faire dire ouvertement : Oui, je suis le Fils de Dieu; afin de crier au scandale et de le lapider. Jésus le savait par sa science infinie, et il les attendit. Il leur répondit divinement, il leur montra que, faisant des œuvres que Dieu seul peut faire, et, d'autre part, se disant Fils de Dieu, ils auraient dû depuis longtemps déjà le reconnaître pour Messie et Fils de Dieu. Il leur expliqua tranquillement pourquoi ils ne croyaient pas en lui : ils n'étaient pas du nombre de ses brebis fidèles, auxquelles il donne la vie éternelle. Pour Lui, il a reçu de son Père l'Essence divine, plus grande que toutes choses, et personne ne saurait ravir au Père la puissance d'engendrer son Verbe, par l'acte immanent, continu, uni-

que, éternel par conséquent, de son Intelligence infinie; c'est pourquoi, ajoutait Jésus : « Moi et mon Père, sommes un : *Ego et Pater unum sumus.* » Ils comprirent alors que Jésus affirmait clairement sa filiation divine, et, dès lors, sa divinité; puisqu'un père engendre toujours un fils de même nature que lui : le fils d'un homme est homme, et le Fils de Dieu ne peut être que Dieu. Au lieu de se faire ses disciples dociles, ils voulurent le lapider. Le Maître les arrêta, et commença avec eux une de ces discussions, dont ils usaient souvent entre eux; mais Notre-Seigneur le fit sérieusement, en les mettant dans l'impossibilité de répondre : Au nom de mon Père, qui est Dieu, je fais les œuvres que Dieu seul peut faire; pour laquelle me lapidez-vous? Au lieu de répondre à l'argument, ils le tournent, ils le négligent, et répondent seulement en accusant Jésus de se faire Dieu, n'étant qu'un homme. Mais, o pharisiens, si Jésus n'était qu'un homme, ce serait le plus effronté des imposteurs puisqu'il se dit Dieu, et alors comment pourrait-il opérer des miracles, réservés à la puissance divine? Dieu s'unirait donc à lui pour tromper les hommes? C'est absurde de le dire. Alors Notre-Seigneur leur présente un autre argument, à l'appui de son affirmation : L'Écriture appelle dieux ceux à qui la parole divine est annoncée, et l'Écriture est vraie; comment donc dites-vous que je blasphème, en disant que je suis le Fils de Dieu, moi que le Père a envoyé du ciel sur la terre pour sauver le monde; moi qui suis le discours, le Sermon, le Verbe même de Dieu! Encore une fois, mes œuvres divines prouvent que je suis bien le Fils de Dieu; et non un blasphémateur. Ils n'écoutaient pas. La passion les rendait sourds et aveugles, et ils cherchaient à saisir le Sauveur, qui s'en alla, l'heure de sa mort n'étant pas encore venue.

Pour oser dire que Notre-Seigneur n'a pas enseigné

clairement sa divinité, et ne l'a pas prouvée par des arguments irréfutables, il faut ressembler aux pharisiens. C'est ce que feront les Ariens, et, après eux, les Sociniens et d'autres incrédules, qui n'ont pas lu l'Évangile, ou qui l'ont lu, sans le comprendre.

XXV.

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS EN PÉRÉE.

Jésus quitta donc Jérusalem, reprit la route qui conduit au Jourdain, et, après l'avoir traversé, se retrouva dans la Pérée.

Où pouvait-il aller? Les habitants de Nazareth avaient voulu, un jour, le jeter, du haut du rocher, sur lequel leur ville était bâtie, dans un abîme, où il devait trouver la mort; puis quand il y était revenu, c'est à peine si sa parole y porta quelque fruit.

A Capharnaüm, les scribes et les pharisiens s'unissaient aux Sadducéens, pour entraver son apostolat et ruiner le bien que sa parole et ses miracles faisaient dans le peuple. Cette ville, du reste, s'occupait de trafic et de fêtes. La doctrine de Jésus-Christ, dont le sacrifice est le caractère et l'essence, lui était odieuse.

Voici que Jérusalem, par la secte des pharisiens, venait de s'armer de pierres pour le lapider, et la Samarie, un moment attentive à sa parole, était retombée dans son opposition native aux Juifs, enveloppant dans sa haine schismatique Jésus lui-même, qu'elle accueillait naguère avec enthousiasme.

Seule la Pérée, peuplée de païens autant que de Juifs, restait ouverte, au Sauveur. Encore, ce coin de terre avait-il ses pharisiens orgueilleux, partout achar-

nés à la perte de Jésus. Hypocrites dans l'âme, avides de popularité, désireux surtout de prendre en défaut le Rabbi, qui soulevait les foules par son éloquence surhumaine, ses prodiges, et l'ascendant mystérieux de sa personne, tantôt ils s'attachaient à ses pas, tantôt ils l'invitaient à leur table. C'est ainsi que Jésus arrivant de Jérusalem fut invité à manger chez un pharisien.

*Le Repas.* « Il arriva, dit saint Luc, qu'un jour de Sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens, pour y prendre son repas, et ceux qui étaient là l'observaient. » (Luc xiv, 1.)

Le jour du Sabbat était comme notre dimanche, consacré à Dieu, au repos, aux réunions de famille; c'est pourquoi le Maître, ce jour-là surtout, parlait dans les synagogues, et les principaux habitants se faisaient un honneur de l'inviter à leur table.

« Et voilà qu'un homme hydropique était là devant lui. » (Ibid. 2.)

En Orient, alors comme maintenant, le peuple est admis à regarder les réunions de famille, un peu solennelles, et ce que nous appelons les *indiscrets*, abondent toujours là où il y a quelque festin. La présence de Jésus, en outre, attirait les malades que sa bonté accueillait et que sa toute puissance guérissait d'un seul mot.

Chacun sait que l'hydropisie est une maladie longue à guérir, quand elle n'est pas inguérissable; eh bien! c'était un hydropique que Notre Seigneur avait devant lui. On était au jour du Sabbat, et chez un pharisien en renom, qui n'entendait pas qu'on guérisse un malade ce jour-là, regardant cette œuvre comme défendue par la Loi. Que va faire le Maître?

« Alors Jésus, s'adressant aux docteurs de la Loi et aux pharisiens leur dit : Est-il permis de guérir le jour du Sabbat? Et ils gardèrent le silence. » (Ibid. xiv, 3.)

S'ils avaient répondu : Non; il se compromettaient

devant le peuple par leur cruauté; répondre oui, ils tombaient sous le coup d'une condamnation inévitable, de la part des autres pharisiens. Profitant de leur silence, « Jésus prit l'hydropique par la main, le guérit et le renvoya. Puis il leur fit cette question : Qui d'entre vous, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, le jour du sabbat? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. » (Luc xiv, 4-6.)

Pourquoi donc Jésus, qui guérissait instantanément, et d'un mot, une hydropisie incurable, ne pouvait-il pas guérir aussi les pharisiens de leur malice? Redisons que le Seigneur en commandant à l'enflure du corps de disparaître s'adressait à la matière, toujours docile à sa voix; tandis que l'orgueil, qui est l'enflure de l'esprit, en vertu de la liberté donnée de Dieu à l'homme, peut résister à la Toute-Puissance divine elle-même. Satan, dans le ciel, avec ses anges révoltés; Adam et Ève dans le paradis terrestre; les pécheurs sur la terre, tous libres, ont résisté à Dieu, et lui résistent tous les jours. En un mot, dans les maladies morales, on ne peut être guéri que si on le veut, et si on refuse de le vouloir, jusqu'à la mort, la maladie devient éternelle, ainsi que le châtement.

*La Leçon.* Le Maître alors voulut indiquer aux convives leur maladie spirituelle, l'orgueil, d'une manière pleine de douceur.

« Considérant comme les conviés choisissaient les premières places, il proposa cette parabole et leur dit : Quand tu seras invité à des noces, ne prends pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que toi, et que celui qui t'aura invité ne vienne te dire : Cède la place à celui-ci; et qu'alors tu ne sois, à ta grande confusion, mis au dernier rang. Mais quand tu auras été invité, va

te mettre à la dernière place; afin que celui qui t'a invité te dise, quand il viendra : Ami, monte plus haut. Et alors tu seras honoré devant tous les convives. Car quiconque s'élève sera abaissé; et quiconque s'abaisse, sera élevé. » (Luc xiv, 7-11.)

Voilà l'orgueil judaïque; voilà l'humilité chrétienne; et Celui qui a dit : L'orgueilleux sera abaissé, l'humble sera élevé, est assez puissant pour exécuter sa propre sentence, sur tous et chacun des hommes. Il a élevé les humbles sur les autels et abaissé les orgueilleux jusqu'aux enfers. Que l'on scrute la vie d'un personnage historique, quel qu'il soit, s'il a triomphé comme Nabuchodonosor, il aura été humilié comme lui; s'il a bravé l'Église du Christ et son Vicaire, il aura lui aussi trouvé son rocher de Sainte-Hélène; et ce qui se passe dans ces hautes régions se voit de même plus bas, et partout, et se verra éternellement. O Christ! vous agissez en Dieu, vous parlez en Dieu, et un mot tombé de vos lèvres, a créé l'humilité chrétienne, qui fait le charme le plus grand d'une âme, d'un foyer, d'un peuple; car l'orgueil, partout où il se montre, est insupportable aux autres, et souvent à lui-même : il n'est qu'une enflure.

*Le Remède.* Bon médecin, Jésus proposa alors à son hôte et aux convives, ainsi qu'à nous-mêmes, un remède contre l'orgueil : l'amour des pauvres, qui attire sur soi des grâces puissantes de conversion.

« Jésus disait aussi à celui qui l'avait invité : Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'y appelez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni les riches d'entre vos voisins; de peur que, peut-être, ils ne vous convient à leur tour, et que rétribution ne vous soit faite. Mais lorsque vous donnez un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. Et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont pas de quoi vous ren-

dre ; car il vous sera rendu à la résurrection des justes. » (Luc XIV, 12-14.)

*La Sanction.* « Un de ceux qui étaient à table, ayant entendu ces paroles, lui dit : Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu.

« Or, Jésus lui dit : Un homme prépara un grand souper, auquel il invita beaucoup de convives. Et il envoya son serviteur, à l'heure du festin, dire à ceux qui étaient invités : Venez, car tout est prêt. Et tous ensemble commencèrent par s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il est nécessaire que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser.

« Le second dit : J'ai acheté cinq attelages de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser.

« Un autre dit : J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je ne puis y aller.

« Et le serviteur, retournant, rapporta ces paroles à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Va promptement dans les places publiques et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, et les infirmes, et les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit à son maître, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et contrains d'entrer, afin que ma maison se remplisse. Mais je vous le dis, aucun de ceux que j'avais invités ne participera à mon festin. » (Ibid. 15-24.)

Notre-Seigneur expliquait ainsi que pour s'asseoir au festin céleste du Père de famille, qui est Dieu, il faut obéir à ses commandements, pratiquer sa Religion et son culte, et faire trêve aux affaires temporelles ; en un mot, soumettre sa volonté propre à celle de Dieu, sans aller chercher mille prétextes pour cacher son orgueilleuse révolte : aucun de ceux-là ne participera à l'éternel festin du Père des cieux, qui nous y a tous invités.

Pour y être admis, il faut tout sacrifier, tout souffrir.

« Comme une grande foule de peuple allait avec lui, il se tourna vers eux, et leur dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre âme, il ne peut être mon disciple. Et celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. » (Luc XIV, 25-27.) C'est-à-dire, celui qui aime ses proches plus que Dieu, et se met soi-même au-dessus de la Loi de Dieu, celui-là ne saurait être un vrai chrétien.

On n'arrive pas au festin du ciel en se jouant ; au contraire, c'est chose très difficile exigeant de sérieuses méditations et une guerre à mort contre les ennemis du salut. Il faut s'élever au-dessus des intérêts de ce bas monde, par la contemplation du ciel, et avoir de bonnes armes spirituelles. « Car qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne s'assied auparavant pour supputer quelles sont les dépenses nécessaires, et s'il a de quoi l'achever ; de peur que s'il en jette les fondements et qu'il ne puisse l'achever, tous ceux qui voient ne viennent à se moquer de lui, disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu achever ?

« Ou quel est le roi, qui se disposant à aller combattre un autre roi, ne s'assied auparavant pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre d'un ennemi qui vient à lui avec vingt mille ? Autrement, tandis que celui-là est encore éloigné, il envoie une ambassade faire des propositions de paix. Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. » (Ibid. 28-33.)

Comprenons d'abord cette parole en ce sens : Qui veut être Apôtre de Jésus-Christ, et pratiquer les conseils évangéliques dans la perfection, celui-là doit renoncer

à sa famille, à son pays, à tout, pour s'en aller au loin prêcher l'Évangile. Et aussi il faut tout sacrifier pour arriver au ciel, si la persécution nous poursuit et va jusqu'à nous mettre à mort. Jésus savait bien que pendant trois siècles ses disciples seraient persécutés et mourraient pour l'amour de lui, par millions.

Et se tournant vers ses Apôtres, qui étaient le sel de la terre, ainsi que lui-même, pour prêcher la sagesse au monde, il leur dit : « Le sel est bon ; mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on ? Il ne sert plus, ni pour la terre, ni pour le fumier ; mais on le jettera dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » (Luc xiv, 34, 35.)

Adorable est notre divin Maître dans la guérison de l'hydropique, non moins adorable dans son enseignement. Qui n'admirerait ce tact exquis dont il use envers son hôte et ses convives pour les guérir de leur orgueil et de leur vanité ? Ici, il ne s'adresse pas à des scandaleux, dont il faut flétrir hardiment la malice, mais à des hommes qui soupirent après le bonheur du ciel, sans prendre assez les moyens d'y parvenir. Élevez-vous, leur dit-il, par la pensée, au-dessus des vils intérêts de la terre ; méditez ; que votre âme vive comme si elle était dans une tour élevée : la vie est une tour sublime de perfection que chacun de nous doit édifier, après y avoir bien réfléchi : la vie, c'est un combat perpétuel, où il faut force et prudence.

Toute cette doctrine, si vraie, si pratique, si féconde en conséquences pour la terre et le ciel, est exprimée par images, mise admirablement en scène, en laissant au travail de l'esprit le soin de s'ouvrir à lui-même mille horizons pleins de clartés célestes.

Et Jésus parlait ainsi, au moment où il allait quitter, pour la dernière fois, ces régions du Jourdain, si chères à son cœur ; à l'heure du départ pour Jérusalem,

pour les tribunaux, pour le Calvaire et pour son affreux supplice. La Croix se tenait dressée devant son regard divin, il la voyait sans cesse, et cependant il était le plus doux des hommes ! Ah ! c'est qu'il était Dieu.

## XXVI.

### LE CŒUR DE JÉSUS.

On dit qu'avec l'âge, la tête, chez l'homme, se penche vers son cœur : chez Notre-Seigneur, tout était parfait : l'esprit et le cœur. Cependant il semble avoir voulu manifester aux hommes, pendant les derniers mois de sa vie mortelle, une bonté miséricordieuse plus grande que jamais. Il se montrait, non l'ami du péché, mais du pécheur : pour lui, il avait un cœur de mère, tout en flétrissant le mal avec une force invincible. Seuls les scandaleux, qui tuaient avec conscience et méthode l'âme de ses enfants, étaient l'objet de sa part, d'une indignation sans pitié.

Les pharisiens et les scribes se scandalisaient de le voir au milieu des publicains et des pécheurs. Ah ! ne croyant pas à sa divinité, les aveugles, ils ne comprenaient pas que ces pécheurs étaient, après tout, des hommes, et que le Christ était leur Créateur et leur Père. S'ils avaient eu la foi, ils auraient pu voir, et plus clairement, et plus profondément, et plus loin, et plus haut. Le Christ leur serait apparu dans sa bonté infinie, avec son Cœur plus vaste que la mer, plus brûlant que le soleil, plus consumant que la foudre, plus fort que la mort ; ils seraient tombés à ses pieds, et l'eussent adoré. Loin de là, ils invectivaient contre lui.

« Or, dit saint Luc, les publicains et les pécheurs